

énergies solaire et éolienne devraient être « *bien meilleur marché* » que les énergies fossiles, et que cela conduira à une épreuve de force avec l'industrie des combustibles fossiles. En conséquence, les investisseurs, attirés par des rendements plus élevés, se porteront spontanément vers les énergies vertes et renouvelables, qui prendront une place croissante, puis prépondérante dans le mix énergétique. Il est vrai que les fonds de pension, les banques et certains fonds souverains se désinvestissent peu à peu du secteur des énergies fossiles, mais ce n'est pas le cas des pays producteurs de pétrole, de gaz ou de charbon.

On aimerait bien partager son optimisme, ce qui suppose d'accorder une confiance totale aux forces du marché, pour penser que l'industrie américaine, puis mondiale, pourra fournir toutes les installations requises en un laps de temps si court et que le secteur des fossiles ne sera pas en mesure de réduire ses coûts et ses émissions. En outre, cela implique qu'aucune percée technologique, comme la capture et la séquestration du carbone, n'interviendra durant cet intervalle, de nature à prolonger la durée de vie des centrales classiques devenues beaucoup plus performantes.

De même, on peut espérer que le pari technologique des « émissions négatives », c'est-à-dire la possibilité de retirer le CO₂ présent dans

l'atmosphère, sera tenu, au moins partiellement. La solution la plus simple est de planter des arbres : bon nombre de sociétés, de villes, de régions s'y sont engagées. Une seconde possibilité repose sur la bioénergie, qui consiste à faire pousser des arbres ou des plantes à croissance rapide, comme le miscanthus (herbe à éléphant), le saule, le peuplier ou l'eucalyptus ; cette biomasse sera ensuite brûlée pour produire de l'électricité ou de la chaleur. Bien des efforts sont en cours, comme cette *start-up* française qui a mis au point un procédé permettant de mettre fin au torchage du gaz, sur les 16 000 plateformes pétrolières existant dans le monde.

Il paraît plus réaliste d'espérer qu'à partir de 2028, toutes les nouvelles centrales thermiques seront à énergies vertes, mais pas de s'attendre à ce que toutes les centrales existantes soient rayées de la carte, ce qui risquerait de se traduire par de sérieux déficits. Aux yeux de Jeremy Rifkin, une telle disruption devrait se produire entre 2023 et 2030, ce qui représente une avance de vingt ans sur l'objectif de neutralité carbone en 2050 que se sont fixé la plupart des signataires de l'accord de Paris de 2015. Pour le moment, sur les 196 pays signataires, seuls 66 d'entre eux, des pays en développement surtout, pesant pour 6,8 % des émissions mondiales, se sont engagés à accroître leurs efforts, mais n'y

figurent ni l'Allemagne, qui a décidé de ne sortir du charbon qu'en 2038, ni la France, qui se veut à l'avant-garde de la lutte contre le réchauffement climatique. La communauté internationale sera-t-elle capable d'entrer dans une ère écologique proche de zéro carbone au cours des vingt prochaines années ? Il s'agit pour elle d'une question de survie.

Eugène Berg

Perdus en forêt

Helle Helle

Trad. par Jakob Jakobsen

Phébus, 2020, 160 p., 16 €

La simplicité de l'intrigue de ce troisième livre de la danoise Helle Helle à être traduit en français – deux joggeurs, qui se croisent par hasard, se retrouvent perdus dans une forêt et, piégés par la nuit, doivent affronter ensemble intempéries et dangers – est trompeuse. La romancière privilégie souvent un fil directeur anodin pour distiller, avec une finesse non dépourvue d'humour, sa vision d'un monde en quête de valeurs humanistes. Dans *Au présent*, à travers les vagabondages de la jeune Dora, elle traçait les attermoissements qui marquent l'entrée dans une vie d'adulte¹. Dans *Chienne*

de vie, elle laissait deviner sa posture d'écrivain face aux personnages qu'elle crée, en montrant comment Bente, qui a abandonné mari, logement, activités en tout genre, prend en charge le quotidien d'un couple et s'en empare². Dans *Perdus en forêt*, les hésitations des joggeurs quant aux chemins à emprunter pour sortir de cette forêt mystérieuse suggèrent ces moments étranges où une histoire de vie peut se dessiner ou s'égarer. L'intimité qui se noue entre ces deux inconnus, contraints par l'adversité à faire route commune, résonne comme un appel à la solidarité, au partage, comme un refus de la solitude et de l'indifférence.

À l'errance des héros dans la forêt, aux obstacles qu'ils rencontrent, à l'anxiété qui les taraude, répond une narration heurtée, marquée par des ruptures de rythme et une alternance entre une multiplicité de détails liés à leur situation présente et l'évocation du passé. La nature qui s'est refermée sur eux amplifie la perception de ce qui les entoure. Cet univers accueille comme une évidence les rares confidences du narrateur et celles plus élaborées de la jeune femme, telles qu'il les rapporte. Il confère une portée autre aux émotions et sentiments induits, l'amitié, l'amour, le plaisir, la peur, le partage, le désarroi aussi.

1 - Helle Helle, *Au présent*, trad. par Catherine Lise Dubost, Paris, Buchet-Chastel, 2014.

2 - H. Helle, *Chienne de vie*, trad. par Catherine Lise Dubost, Paris, Le Serpent à plumes, 2011.

Par petites touches, Helle Helle excelle à donner de l'épaisseur à tout ce qui relève de l'ordinaire dans le vécu improvisé de ces joggeurs confrontés à un environnement menaçant. Le corps est un personnage à part entière. Les protagonistes connaissent le froid, la soif, la fatigue, le manque de sommeil, l'engourdissement ; le narrateur a une ampoule qui le fait atrocement souffrir et le gêne dans sa marche, il trébuche et se blesse au front ; la jeune femme, pour avoir bu de l'eau polluée, ne cesse de vomir. Les quelques rares objets ont aussi leur importance : le téléphone avec la photo d'un chien en page d'accueil, même s'il n'y a pas de réseau et bientôt plus de batterie, les couvertures qu'ils se partagent ou qu'ils portent en ponchos, les bouteilles trouvées. Les lieux où ils trouvent refuge sont investis : l'abri où ils passent une nuit, l'étable à côté de la maison qui refuse de s'ouvrir et de les accueillir. Les bruits sont perçus avec frayer, les craquements de brindilles, le chewing-gum que l'on mâche goulûment, la respiration hachée quand on dort, la sirène d'ambulance, les sons d'animaux, là un hibou, là un loup ou un chien, un cerf. Les odeurs comptent aussi, comme celles du bois ou des feuilles détrempées par la pluie ou le parfum de poudre qui se dégage des cheveux de la jeune femme.

Autour de ces éléments disséminés au fil du récit, au fur et à mesure que les circonstances imposent aux deux

égarés une forme de complicité, des bribes de souvenirs viennent étayer leurs angoisses. Des noms de villes, de régions ne cessent de jaillir, comme pour contrebalancer l'enfermement – le Jutland, Huntige, Thy, Aars, Korsør, Gistrup. La mention d'une activité professionnelle dans une maison de retraite, un magasin ou une société de réparation d'ordinateurs aide à les situer socialement. Les nombreux chapitres qui voient le narrateur rapporter le récit de la joggeuse sur ses années en colocation avec une bande de jeunes ou dans un immeuble anonyme de bureaux et d'appartements, sur ses aventures ou son amour et sa vie commune avec Christian et son jeune fils, contrastent avec les quelques pages sibyllines qui s'intercalent pour laisser place aux maigres confessions du joggeur : « *Ily a eu quelqu'un, un jour. Elle s'appelait Grete.* » Une parole se glisse comme pour gommer les différences et affirmer une communauté de destin.

Entre le cri surprenant du narrateur, l'homme qui s'appelle Roar : « *J'ai eu soudain le désir de vivre* » et la boutade de la jeune femme qui dit « *oué* » à la place de « *oui* » : « *Je suis en train de mourir de soif. Toi aussi. À moins que l'on soit en train de mourir tout court* », ce sont des lectures plurielles de la vie que propose souterrainement le récit, entre passivité, renoncement, solitude assumée ou au contraire recherche du plaisir et de l'accomplissement de soi. Ce sont